

Barmes News n°39

Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village

Janvier 2013

La fortune vient d'ailleurs : notes sur l'émigration balmaise

Les origines possibles d'un ancien rituel à Balme : alà a sounaia

Les vallées de Lanzo dans les rues de Turin

La coopérative électrique de Balme

En épluchant les vieux actes notariés

La laiterie

L'école du soir pour les adultes en 1870

Sous le signe de l'école vivante

Paroles drôles

Les conseils de soin de Don Perotti (troisième partie)

Les mines de fer, cuivre et cobalt

Chronologie historique de Balme 1991- 2000

Réalisé par les soins de la commune de Balme, chargeable depuis le site web www.comune.balme.to.it

Envoyer les articles à l'adresse mail gianni.castagneri@libero.it

La fortune vient d'ailleurs – Notes sur l'émigration balmaise

Gianni Castagneri

« Il est arrivé plus d'une fois que certains de ces montagnards aient fait de petites fortunes dans les villages du Piémont, certainement et infiniment plus beaux et attractifs que ce village. Un habitant de la plaine y aurait probablement fixé sa demeure pour le reste de sa vie comme cela arrive souvent, tandis qu'un habitant de Balme réalise au contraire comme il peut le fruit de nombreuses années d'économies et de privations, revient parmi ses rochers pour que ses restes puissent reposer auprès de ceux de ses aînés. »

Ainsi écrivait en 1867 le colonel Luigi Clavarino dans son « *Essai de géographie statistique et historique des Vallées de Lanzo* ». Il reprenait ainsi l'observation notée en 1823 par le comte Luigi Francesetti de Mezenile. Il constatait en outre que « *les habitants de cette commune émigraient aux mois de septembre et octobre dans la proportion d'un cinquième pour se rendre à Turin pour y être tailleur de bois ou porteur avant de rentrer en avril ou mai. D'autres vont, en nombre moindre, s'employer en France comme mineurs.* »

En 1824, Balme et Chialambertetto, alors communes distinctes, rassemblaient 513 habitants représentant une émigration saisonnière d'une centaine de personnes, probablement des hommes adultes. La pause forcée des travaux agricoles, durant la longue saison d'hiver, imposait à la famille la recherche de rentrées d'appoint. Ces années correspondent à l'expansion démographique maximale. L'économie locale n'était pas encore touchée par le phénomène touristique, mais se situait déjà loin de l'exploitation minière qui, des siècles plus tôt, avait entraîné des implantations de populations. Elle se basait presque exclusivement sur les maigres ressources dérivant du pastoralisme et des pauvres denrées provenant de champs nombreux, mais peu productifs, agrippés aux raides versants exposés au midi.

Quarante ans plus tard, au moment de l'unification nationale, la population s'était déjà redimensionnée et il est probable que la centaine de résidents en moins avaient désormais choisi un transfert définitif. Il est du reste évident que les gens des vallées furent les premiers immigrés turinois, les déplacements en des lieux plus lointains étant plus sporadiques, puisque la ville voisine, première capitale du règne, devenue cité en plein essor industriel, absorbait une main d'œuvre considérable venue des campagnes et montagnes alentour.

À cet égard, est significatif le fait attesté par les archives, l'émigration entre la seconde moitié du XIX e siècle et le début du XX e siècle, vers les Etats Unis, depuis le Havre en France, depuis Gênes et en moindre mesure, de nombreux autres ports.

Ils furent donc plus de 4000 sujets, des jeunes en majorité, débarquant à New York en provenance des Vallées de Lanzo et du Canavese. Une seule personne parmi eux se déclara Balmaise, Teresa Albri, 23 ans, probablement de la vallée contiguë de Viù. Partie en 1908 sur le navire « la Provence » pour le Wisconsin, d'où elle aurait rejoint son frère Domenico à Hurley dans le Mississipi. Malheureusement, ils n'apparaissent pas dans les registres officiels, mais nous savons par la généalogie des familles de Balme que quelques-uns cherchèrent la fortune outre océan.

Parmi eux, Felice Roberto Castagneri *Rosso (Cluc)*, né en 1866, marié en secondes noces en Amérique, en 1893, avec l'Anglaise Giulia Lynch et dont il eut des enfants ; sa première femme, Caterina Gotti, de Forno Alpi Graie, était morte quelques mois après son mariage. Leur nièce aussi, Teresa, née en 1897, suivit la route de son oncle pour se constituer une famille outre océan.

Il résulte des manuscrits, qu'après s'être mariée et avoir eu des enfants, elle mourra relativement jeune en 1929. Longtemps avant, déjà, un autre Castagneri, Michele Angelo, *Gianangel* de la famille « *Magna* », né en 1813, était mort en Amérique en 1849.

Pietro Basilio Bricco, né en 1862, et justement surnommé « *Merica* » s'était lui aussi embarqué en quête de bonne fortune. Firent de même les trois fils de Michel Fedele Dematteis (*Miclin Brodo*) et Castagneri (*Coumba*) Maria Domenica : le premier-né Giuseppe (*Notu Miclin Brodo*), né en 1877, marié en 1897 avec Margherita San Martino de Turin dont il aura six enfants, et les sœurs Caterina, née en 1879, Maria Orsola en 1881, choisirent de confier leur destin à l'Amérique. Un autre Bricco, G. Angelo Severino, de la famille *Giachinin*, né en 1857, préféra au contraire l'Argentine pour refonder une famille après le décès de sa femme Margherita Gabutti de Sommariva Bosco et de ses deux jeunes enfants. Il se maria en Amérique du Sud et y aura trois fils.

D'un autre Castagneri, G. Domenico (*Minuia*), né en 1803, nous savons seulement qu'il mourut en Algérie, alors colonie française. Par ailleurs, c'est justement le territoire voisin français qui attire majoritairement les Balmais grâce aussi à une relation solidement établie d'échanges commerciaux. Déjà G. Battista Castagneri (*Lentch*) de la famille *Gian Cant*, né en 1795, apparaît décédé à une date inconnue en un lieu imprécis en France.

L'habitude du passage transfrontalier par des émigrations à caractère temporaire était du reste assez courante. Le 8 novembre 1864, Giò Angelo Castagneri (*Barbisin*), âgé de 20 ans, tomba dans une crevasse du glacier d'Arnès et n'en fut extrait, encore vivant, que quelques jours plus tard. Ceci arriva alors qu'il revenait avec quelques compagnons d'une campagne de travaux exécutés pour la construction d'une route à Saint Jean de Maurienne en Savoie. Bien avant, en 1826, une jeune fille de 20 ans, Maria Orsola Castagneri (*Tucci*) habitait à Bessans au service d'un agriculteur. Cette information nous vient du fait que, cette année-là, elle perdit la vie en chutant à l'Adret alors qu'elle coupait du foin. Les relations entretenues depuis toujours par nos deux vallées adossées à une ligne alpine élevée de partage des eaux, permettaient des déplacements entre les deux versants.

G. Domenico Castagneri (*Gianangeli*), né en 1761, s'était marié en premières noces avec Andréanne Catherine Clapier de Bonneval, leur fils Pietro, né en 1800, avait épousé Marie Jeanne Boniface de Bessans et le petit-fils G. Domenici dit *Chichi Pein*, né en 1835, s'était justement établi à Bessans où il avait pris femme.

Encore avant, un Bricco Giorgio, né en 1761, avait épousé en secondes noces Thérèse Orset Cotti de Tignes (Tarentaise). Un autre Castagneri, Pietro Antonio (*Lentch*), né en 1797, est décédé à Saint Julien Anneger (peut-être Saint Julien Montdenis) en Savoie. Michele Angelo Castagneri (*Gianangeli*) épousa en 1849 Maria Maddalena d'Ersa, petit village corse, mariage dont naquit, en 1850, G. Angelo qui devint officier de marine. Pietro Antonio Castagneri (*Lentch*) naquit lui aussi à Erse en 1850, fils de G. Michele Antonio Andrea (dit *Peder Antoni Lentch*), né en 1815, qui avait épousé quelques années plus tôt Spreder Catherine de Mouvanger de la commune française du Creusot.

Le Creusot représenta justement un point d'attraction pour quelques Balmais. Il s'agit d'une ville de Bourgogne au centre de la France, un centre minier et industriel de première importance pour ce qui concerne la production métallurgique et mécanique et des armements issue de la grande fonderie Schneider.

G. Antonio Bernagione, né en 1815, y meurt en 1843. S'y installera aussi son frère Pancrazio, né en 1833. Toujours au Creusot, se rendront G. Michele Martinengo Giusto, né en 1824. Un autre Martinengo, lui aussi G. Francesco, né en 1744, s'était depuis longtemps installé à Grenoble.

Bricco Francesco Giacomo (*Rus*) est au contraire décédé à 22 ans à Nice en 1875.

Les malheurs, dus à des emplois de basse condition et des conditions de vie incommodes, étaient fréquents. G. Domenico Biagio Bernagione, né en 1823, fut déchiqteté par une mine à Marseille (date non précisée). Le trentenaire G. Francesco Castagneri *Cumba* fut tué à Paris en 1851. Bernardo Fedele Bricco (*Giachinin*), à peine âgé de 18 ans, fut déchiqteté par un train, le 24 novembre 1881, dans le tunnel ferroviaire du Saint Gothard où il était probablement employé aux travaux de sa réalisation. Il y eut, pour l'exécution d'un tel chantier, où les ouvriers subissaient des conditions de travail insalubres et déshumanisées, presque 200 accidents mortels. Du reste, son frère aîné, Michele Fedele, époux de Zélia Domitilla Ratazzini de Bardonnechia, déménagea en Suisse, où, à Airolo dans le Tessin, naquit en 1880 sa fille Elisabetta. C'est justement à Airolo que débouche la partie tessinoise du tunnel du Saint Gothard. Il est donc facile d'imaginer son déplacement pour des raisons de travail.

Un emploi temporaire au terme duquel il revint à Turin où lui naquirent quatre autres enfants.

Même ceux qui émigraient plus près, surtout dans le chef-lieu subalpin, étaient souvent victimes de mésaventures et de désagréments. Le 31 octobre 1885, Giacomo Antonio Maurizio Dematteis fut assassiné à Turin. En 1893, Domenico Dematteis (*Brodo*), garçon de ferme, fut emporté par un train sur la route d'Orbassano alors qu'il distribuait le lait dans la ville.

Les émigrants des vallées avaient l'habitude de constituer une petite colonie dans les lieux où ils s'implantaient. Les combles et les mansardes de la ville devenaient alors de véritables points de référence permettant de garder son identité ethnique et familiale, des phénomènes semblables à ceux d'aujourd'hui avec la nouvelle immigration. Il se créait un lien très étroit selon les lieux de provenance et l'exercice d'activités souvent spécifiques, pour les Balmais, surtout les travaux de portage et le transport du vin (*li brindou*).

En 1869, alors que le clocher était muni d'une seconde cloche, figuraient déjà deux donateurs qui, près de leur nom, affichaient cette profession avec orgueil. Parfois dans la ville, certains réussissaient à se tailler une position privilégiée avec de belles satisfactions économiques. Pancrazio Antonio Bricco, mort avant ses 35 ans en 1894, avait réussi à mener l'activité de libraire dans le chef-lieu subalpin. Anna Annunziata Castagneri (de la famille *Gianangel at Teresina*), née en 1897, était chanteuse de théâtre. Fedele Castagneri (*Fradlin*) dit *Griseùl*, né en 1884, guide alpin, descendait lui à Turin où il avait implanté une florissante affaire artisanale de cordonnier et de chaussures de montagne, devenant le fournisseur des meilleures familles, jusqu'à la famille royale. Il devint l'emblème de l'attachement au pays d'origine jusqu'à investir ses propres économies dans la construction du solide hôtel Principe à l'entrée du village. Une fois retiré de son activité turinoise, il y fit son retour et se dédia à l'élevage au point de répéter « *Da calié dcà real sun diventà il prim vaché d'Balme* » (de cordonnier de la maison royale, je suis devenu le premier berger de Balme).

Le phénomène migratoire vers Turin était de fait intense et les flux, même cycliques, provoquaient des dynamiques temporaires entre les lieux d'origine et la ville qui ne parvinrent à se stabiliser que plus tard et définitivement en faveur du tissu urbain.

Les micro-communautés qui se constituaient et se renouvelaient, exerçaient souvent un contrôle plus ou moins strict à certains niveaux du marché du travail ; elles étaient capables d'influencer les parcours de ceux qui se déplaçaient vers la ville. Cela n'empêchait pas les désagréments, la nostalgie et il est probable que la cohésion communautaire retrouvée ne suppléait pas aux difficultés économiques. L'émigration, souvent, ne mettait pas fin à une misère retenue comme limitée aux lieux d'origine. Angelo Castagneri (*Barbisin*), lui aussi né en 1875, dans une mansarde turinoise, généalogiste et rédacteur d'un mémoire sur les malheurs arrivés aux Balmais, notait aussi avec minutie les nombreux suicides. On peut relever que nombre de ceux-ci survenaient justement dans la ville où ses compatriotes s'implantaient, lieux inadaptés, à l'évidence, à la satisfaction des attentes, espérances infiniment supérieures à ce qu'offrait la dure réalité quotidienne.

La croissance économique et démographique de Turin, avec l'implantation de nombreux et importants établissements industriels, constitua d'autant un important pôle d'attraction, coïncidant avec un dépeuplement marqué en zone rurale. Balme perdit environ 150 habitants dans les 40 ans suivant l'unification.

Ce ne fut qu'au début du XX^e siècle que l'on put vérifier une inversion de tendance, probablement accentuée par les ouvrages importants d'infra structures (routes, centrale hydro-électrique, aqueduc pour Turin, chemin de fer). En outre, l'affirmation du tourisme dans les vallées et l'activité de construction en découlant donna du travail avec l'édification de villas, hôtels, maisons privées, emplois de service vers une villégiature florissante.

Toutefois l'effritement économique et social, déjà vérifié lors du premier conflit, s'accrut avec les effets traumatiques de la seconde guerre mondiale qui imposa à sa fin des choix définitifs et douloureux pour de nombreuses familles. L'agriculture, désormais, n'était plus suffisante pour garantir un revenu adapté. Le constat d'un important changement touristique imposait dans le même temps des reconversions professionnelles qui ne pouvaient trouver un aboutissement concret que dans l'offre croissante proposée par un contexte citadin dynamique.

Même pour les activités agricoles qui prenaient parfois une dimension plus importante, l'hivernage en fermes de plaine s'imposait, le retour estival ne coïncidant désormais qu'avec la brève saison de l'alpage.

Des temps anciens, quand les vallées appelaient de lieux lointains des familles entières pour exploiter et coloniser le territoire, il ne restait désormais qu'un souvenir confus et estompé.

Des origines possibles d'un ancien rituel balmais : *alà a sounaia*

Ariela Robetto

Alà a sounaia est un ancien rituel de Balme. Il existait y a encore quelques années, le soir du Jeudi saint et en des temps plus anciens, se nommait « *la festa dii Djudé* », la fête des Juifs.

Les modalités de la manifestation ont déjà été détaillées par G. Inaudi dans le livre « Le sounaïss à Balme le soir du jeudi saint » édité par la Société Historique des Vallées de Lanzo en 2001 et dans d'autres publications (Atlas des fêtes du Piémont, la veillée du Val d'Aoste, on line) ainsi que dans un article d'Alberto Castagneri dans le Barmes News N° 14, raison pour laquelle je ne m'attarderai pas sur leur description.

Dans ces pages, je désire chercher à mettre en lumière l'origine possible de cette étrange procession au cours de laquelle les hommes parcouraient les ruelles du pays provoquant un grand tapage, sonnait les grosses cloches des vaches, cornes de bouc et coquillages marins.

Apparaît encore plus étrange le fait que cette tradition perpétue un caractère religieux, rentre pleinement dans le cérémonial de la Semaine Sainte, ait lieu non seulement au-dehors, mais aussi à l'intérieur de l'église (ce au moins jusqu'au milieu des années 30 du XX e siècle, quand le curé la prohiba dans l'enceinte de l'édifice sacré).

Le fait que la cérémonie fût ensuite suivie par une autre procession qui se poursuivait jusque tard dans la nuit avec pour « stations » les gargotes du pays où l'on buvait du vin en abondance, fait davantage penser au carnaval qu'à Pâques. Il est pourtant nécessaire de se souvenir que la Semaine Sainte et en particulier les jours de jeudi et vendredi, depuis très longtemps, voient s'instaurer dans le sud de l'Europe le règne d'un terrible vacarme qui débute pendant l'Office des Ténèbres le jeudi et ne se conclut que le jour de Pâques. Les sonorités sont souvent assez violentes. L'anthropologue français Arnold Van Gennep rapporte les cas de la Catalogne où l'on frappait les stalles et le pavé des églises à grands coups de bâtons ; la région d'Orléans où les enfants, armés de maillets, heurtaient violemment les bancs afin que les fidèles se lèvent, s'assoient ou s'agenouillent ; dans le Limousin, on exposait la statue de Saint Thomas pour lui administrer des bordées de coups de pierre ou de bâton...

De telles cérémonies sont encore multiples aujourd'hui : rappelons-nous tous la célèbre mascarade des Juifs de San Fratello (Messine) où des hommes masqués défilent en procession, agitant des trousseaux de chaînes à mailles écrasées, sonnait de la trompe militaire, se divisent, s'unissent, glissent entre les dévots, trotinant et sautant comme des fous.

Ce vacarme, désagréable à entendre, survient au moment, où, traditionnellement, les cloches de l'église se taisent durant les jours où le Christ reste dans son sépulcre.

Les instruments les plus utilisés pour remplacer le son des cloches et du carillon pendant la Sainte Messe étaient en bois. On se souvient à Balme des planchettes de la semaine sainte (*tanabrà*) et des crécelles (*tarabàcouless*).

À ceux-ci s'ajoutaient toutes sortes d'instruments destinés à faire du bruit : cornes naturelles ou en terre cuite, trompettes et sifflets, carillons et sonnailles...Un matériel assez bigarré qui renvoie à un rituel antique dont survivent encore aujourd'hui quelques manifestations nommées « *charivari* » en France, « *scampanata* » en Italie, « *ciabra* » en Piémont, « *tchabrà* » (carillon) en patois de Balme.

C'était une sorte de dénonciation bruyante du mariage de veuf ou de veuve, de mariés d'âges très différents par les sociétés de jeunes (« *gioventù* » d'origine moyenâgeuse) qui, de cette façon, entendait régler la vie de la communauté selon les préceptes de la morale catholique, ce que les pauvres époux ne pouvaient éviter qu'en payant une sorte de gabelle à la société.

On trouve une description détaillée d'un « *charivari* » dans le « Roman de Fauvel » en 1316 : le rituel a lieu la nuit des noces entre Fauvel et Vana Gloria sous les fenêtres de leur château. Il s'agit d'un vrai reportage poétique où l'on fait une référence explicite aux « *sonnailles de vaches cousues aux cuisses et aux fesses* » outre beaucoup d'objets d'usage commun, poêles, vases de cuivre, tambours et cymbales avec lesquels une bande de ribauds dérange les mariés en provoquant un tapage infernal. Ce tapage, qui constitue la substance même du *charivari*, témoigne sûrement de la réprobation de la société et sanctionne une rupture des unions matrimoniales normales ou idéales, fracture dangereuse d'un ordre constitué, mais ce qui nous intéresse est la date à laquelle il a lieu.

Elle correspond au triduum liturgique du jeudi au samedi précédant Pâques, quand les cloches, c'est-à-dire « la bonne musique », sont frappées d'interdiction et doivent rester muettes. Le vacarme figure une contre-musique provoquée par les « instruments des ténèbres » évoquant des pouvoirs diaboliques et le désordre accompagnant la mort de Jésus.

À Balme, la « *festa dii Djudé* » semblerait faire partie de plein titre à ces cérémonies de contre-musique qui renvoient à la passion du Christ et à la condamnation de la faute dont, pendant des siècles, l'église a accusé le peuple juif pour la mise à mort du fils de Dieu.

Examinons maintenant avec attention le décret de police, émanant du maire de Balme, Castagneri, par ordre du préfet de police de la province de Turin le 19 mars 1887 pour réglementer la fête (Inaudi 2001 pp.14,17) : il s'agit sûrement du plus ancien document écrit à fournir avec précision des nouvelles relatives à la cérémonie. Avant tout, il informe, que pendant la manifestation, survenaient régulièrement des désordres, jusqu'à susciter l'intervention des autorités de police. Il interdit aux jeunes de plus de 13 ans de porter les sonnailles à l'église et lors de la procession du Jeudi Saint, indique « *de ne pas faire de tapage d'autre façon* ». Après d'autres dispositions relatives au déroulement de la procession, il ordonne « *à la sortie, après le prêche, ils tiendront les*

sonnaïles vers le bas et passant par le côté des hommes et sans s'entretenir à la porte, ni lancer d'insultes, ils fileront sur la place ».

Le texte révèle qu'alors les *sounàïess* étaient l'apanage des jeunes ; ce n'est probablement qu'ensuite avec le déclin démographique, que les hommes adultes y participèrent.

On comprend que le vacarme n'était pas seulement provoqué par les instruments donnés, mais aussi par des cris et des vociférations. Outre l'injonction à sortir de l'église « *passant par le côté des hommes* », on devine que des plaisanteries, plutôt lourdes, devaient s'adresser aux femmes, des comportements injurieux qui continuaient à la porte de l'église avec l'émission d'insultes et de mauvaises paroles envers les fidèles présents. Le fait que les jeunes soient protagonistes de la fête des Juifs et que ce soit l'occasion d'inaugurer la *màii dou bort** (peut-être à l'origine, rite de passage de l'adolescence à l'âge adulte) semblerait accréditer la thèse du lien de la manifestation avec les sociétés des jeunes et comme réminiscence de la *Tchabrà*.

Le « Roman de Fauvel » raconte que les participants au charivari « jouaient les hommes ivres », chantaient des chansons stupides, « *faisaient un si grand tapage qu'on n'en entendit jamais de pareil* », « *leurs bouches n'étaient pas fermées pour crier et brailler si fort* ».

Nous pouvons pressentir ce que la manifestation de Balme doit à ce rituel. Le décret de police prohibait aussi « *à quiconque de se rendre dans les autres villages pour y sonner et faire du tapage* ». La rivalité et les heurts entre jeunes de villages voisins constituaient une caractéristique typique des sociétés de jeunes. La société exigeait même une somme d'argent (ou l'équivalent en repas et cadeaux), soit de l'épouse étrangère qui arrivait au pays, soit de celle qui en partait pour aller se marier au-dehors : c'était la coutume de la barrière (*barrera*) qui tire son nom de la barrière (cordon ou ruban) placé sur la route pour empêcher le passage des mariés si la requête n'était pas payée. C'était une véritable taxe proportionnée à la dot de la mariée qui symbolisait clairement la résistance opposée à l'étranger par les habitants d'un lieu.

Les sociétés de jeunes étaient présentes dans tous les villages des Vallées de Lanzo : à Balme la *Djouventù* comprenait aussi les hommes adultes restés célibataires, on y rentrait généralement après le service militaire. Les devoirs de l'association étaient ceux typiques des sociétés médiévales : organiser les fêtes et pratiquer la *tchabrà* dans les occasions et de la façon indiquée plus haut.

Une forme de *tchabrà* subsiste encore aujourd'hui dans quelques villages des vallées à l'égard des fiancés qui se quittent après une longue période de fréquentation. Quand l'un des deux convole, la maison des nouveaux mariés et celle du partenaire abandonné sont reliées par une longue traînée de sciure ou de cendres : il s'agit de la *pista* ou *bernà* (ayant existé un moment à Balme), le terme semble dériver du français *berner*, railler.

Nous arrivons maintenant au plus curieux des instruments, avec lequel on produit du bruit quand on va *a sounaia*, les grands coquillages marins nommés *lumàssess*, présents chez presque toutes les familles balmaises, transmis de génération en génération. Leur présence dans un village de haute montagne paraît étrange : la tradition veut qu'ils soient arrivés depuis la Savoie. Les coquilles, probablement présentes autrefois dans les eaux de la Méditerranée et maintenant presque éteintes, suivaient la route du sel qui, de la Provence, parvenait jusqu'aux Vallées de Lanzo.

La *Charonia Lampas* et la *Charonia Tritonis*, utilisées dans le rite des *Sounàïess* sous le nom vulgaire de buccin, triton, trompe marine, sont présentes dans le folklore de nombreuses régions : en Lunéguane, elles étaient sonnées pour la *Lumagada*, un charivari classique suivant le mariage de personnes veuves ou âgées. La même chose se passait en Ligurie dans le Val de Vara. Les coquilles retentissaient aussi à l'église pendant les rites de la Semaine Sainte dans la région de Pontremoli, à Gênes, à Chieri.

Nous savons, par les spécialistes des traditions et du folklore, qu'avec les cornes, elles contribuèrent notablement aux carillons. Leur message renvoie ces cérémoniaux à la plus lointaine antiquité, quand on ne disposait pas encore d'objets et d'instruments métalliques. La conque de mer et la corne, avec le sifflet en os, le pipeau de roseau et le tambour font partie, de fait, du bagage instrumental humain le plus ancien. On ne s'étonnera pas du mélange de sacré et de profane présents dans la *festa di Djudé* de Balme si l'on pense qu'elle était typique des sociétés médiévales de jeunes.

Ces sociétés portaient le nom de leur chef nommé abbé et leurs membres étaient dits moines. Par leurs usages, elles parodiaient les rites de l'église par une caricature prononcée du clergé et des rites sacrés, en harmonie avec l'art et la littérature où la religion et les religieux étaient souvent tournés en ridicule.

L'église, à l'époque médiévale, et pendant longtemps, toléra pleinement ce genre de comportements. Pensons au dit « *mystère bouffe* », une représentation des thèmes sacrés sur un mode grotesque et satyrique où le bouffon raillait comiquement les fourbes manœuvres de ceux qui profitaient de la religion et du sacré pour penser à leurs propres affaires.

Même au *Risus Paschalis*, un phénomène religiosité populaire qui signait la fin du carême et se liait au sacré avec du riz, le prêtre descendait lui-même de chaire pour réjouir les fidèles par des plaisanteries, paroles

obscènes et à double sens, dans une expression libératoire qui suivait une longue période de pénitence. Des manifestations pour nous impensables.

Aujourd'hui, alors que le rituel d'« *alà a sounaia* » apparaît comme définitivement disparu de Balme, on regrette de ne plus l'évoquer que comme relique, objet d'étude des anthropologues. Qui sait si les quelques jeunes restés à Balme ne voudront pas renouveler la tradition de leurs ancêtres. Il y faudrait pourtant le même cœur et le même orgueil, pour ne pas la transformer en pur folklore car, dans ce cas, il ne serait plus qu'un carnaval hors du temps et du lieu.

* La *maï dou bort* est une veste de laine, à la bordure richement brodée, qui se transmettait de génération en génération.

Les Vallées de Lanzo dans les rues de Turin

Claudio Santacroce

En consultant les vieux guides de Turin, il est curieux de constater comment y sont présentes les Vallées de Lanzo à travers les odonymes, c'est-à-dire les noms des rues, places, cours, etc. Les volumes annuels du Guide de Turin, plus connu sous le nom de guide Paravia, du nom de sa maison d'édition, furent publiés vers 1830. Ils relèvent la liste des odonymes turinois qui naturellement augmenta au cours des années avec l'expansion de la ville.

De l'édition de 1921, nous tirons les noms des rues rappelant les communes, montagnes et cours d'eau des Vallées de Lanzo. Chaque odonyme est accompagné de brèves indications géographiques et parfois d'annotations touristiques intéressantes.

Balme : commune dans une situation pittoresque au pied de la Ciamarella dans les Vallées de Lanzo à 1458 m d'altitude.

Bessanèse : une des montagnes les plus élevées des Vallées de Lanzo, surnommée le Cervin du Val d'Ala. Sa cime fut conquise pour la première fois le 26 juillet 1873.

Bonzo : commune de la Province de Turin, au milieu du Val Grande de Lanzo, sa position la prive du soleil du 17 novembre au 25 janvier.

Cantoira : commune située dans un bassin gracieux et verdoyant dans le Val Grande de Lanzo.

Ceres : commune des Vallées de Lanzo à 704 m, au carrefour des Vallées d'Ala et Grande.

Ciamarella : la plus haute cime des Vallées de Lanzo (3676 m), son sommet fut conquis pour la première fois en 1857.

Groscavallo : commune de la Vallée de Lanzo formant un bassin très plaisant, dans un contraste étonnant entre verdure et glaciers, 1100 m d'altitude.

Lanzo : commune au pourtour de Turin à 540 m et à l'embouchure des vallées.

Lemie : commune au pourtour de Turin, altitude 960 m. Elle s'étend au-dessus d'un promontoire dans la vallée de Viù.

Lera : mont des Alpes Grées, 3355 m, entre les vallées de Viù et d'Ala.

Levanna : montagne des Alpes Grées dont la cime la plus haute s'élève à 3619 m. Comme elle comprend plusieurs sommets, on parle des trois Levanna.

Mezenile : commune de la Province de Turin en Vallée de Lanzo, altitude 700 m.

Mondrone : commune en Val d'Ala. On y trouve une belle cascade sur la Stura.

Pessinetto : petite commune des Vallées de Lanzo.

Rocciamelone : Rochemelon, éperon des Alpes Grées, 3537 m, près de Suse. À son sommet un monument à Maria S.S.

Tesso : petit fleuve, affluent de la Stura près de Lanzo.

Viù : par la salubrité de son air et de l'eau, la douceur de son climat, est peut-être la station alpine du Piémont la plus recherchée.

Vers 1925, on trouva d'autres dédicaces relatives aux Vallées de Lanzo, ainsi décrites dans le guide Paravia de 1942 :

Chialamberto : commune de la Province de Turin.

Stura : nom de quelques fleuves du Piémont, pour nous, plus proche, la Stura de Lanzo formée des trois Stura de Viù, d'Ala et de Groscavallo, qui descendent des Alpes Grées. Elle se jette dans le Po aux environs de Turin.

Usseglio : commune de la Province de Turin dans la Vallée de Lanzo.

Dans le même guide, Ceres est citée comme Cere, suite à l'italianisation du toponyme voulue par le gouvernement fasciste qui imposa également la forme Trave pour Traves.

Ensuite, dans des zones toujours plus périphériques, furent nommées de nouvelles rues à Ala di Stura, Germagnano et Traves.

Comme on peut le noter, il n'y a pas de rues dédiées aux deux communes de la Vallée du Tesso, Coassolo Torinese et Monastero di Lanzo, représentées pourtant par le torrent qui les traverse.

Sont toujours présentes, les rues dédiées à deux localités qui, aujourd'hui, ne sont plus des communes autonomes : Bonzo, désormais hameau de Groscavallo, et Mondrone, hameau d'Ala.

La coopérative électrique de Balme

Adolfo Brunati

D'autres ont écrit l'histoire difficile de la Coopérative électrique de Balme (voir Barmes News n° 36), je chercherai plutôt à décrire concrètement la vie des dernières années de la société, pas forcément comme elle le fut, mais comme je m'en souviens à presque 40 ans de sa dissolution.

J'avais un peu plus de 20 ans et j'étais étudiant à la faculté de droit de Turin, passant comme chaque année l'été avec la famille à Balme. C'est alors que vinrent me trouver le président de la coopérative et son secrétaire : Antonio Castagneri « *Menelik* » et Antonio Dematteis « *Toni Limoun* ». Dans un petit village où presque tous sont des Castagneri, les surnoms sont fondamentaux. Ma mère racontait à propos d'un procès où témoignaient des montagnards de Balme que le juge, pour mieux s'orienter, demanda aux témoins de déclarer leurs surnoms : *Rous, Brak, Menelik, Toni Limoun, Titin Cafè*. L'appel se termina dans des rires bruyants. Mais en fait de surnom, je suis moi-même pleinement intégré ; dans la vallée, je ne suis pas Adolfo, mais *Titti*, un surnom, qui, depuis l'enfance, m'a suivi toute la vie. Le président et le secrétaire me demandèrent de collaborer avec eux pour tenter de faire survivre la vieille coopérative puisque plus personne n'était en mesure de la gérer et garantir l'approvisionnement en lumière électrique du village. Moi, « presque avocat », je serais devenu le factotum de la coopérative, tenant les livres sociaux et comptables, préparant les bilans et payant les taxes. Je fus ainsi mal avisé d'accepter avec enthousiasme, je ne me souviens plus quand et comment je fus rétribué, mais je gagnais quelque chose.

Tous étaient disponibles pour m'aider, nous avons tous contribué, j'en suis sûr, honnêtement et dans le sens de la justice, mais la légalité formelle ne rejoint pas toujours la justice. Je me souviens d'un vacancier ami qui oublia tout un hiver l'éclairage de sa cave. Devait-il payer une facture salée ou devait-on réduire la somme due pour une consommation survenue en période de surproduction où l'énergie était normalement distribuée. La coopérative une fois dissoute, ce n'est que des années plus tard que la prescription me libéra de l'angoisse de m'être fourvoyé dans quelque responsabilité imprévue.

Tous les deux ans, un inspecteur du Bureau du travail de Turin venait contrôler le fonctionnement de la coopérative, il devait intervenir justement les jours où je commençais mon travail. C'était une personne compétente et il comprit tout de suite notre situation, me donnant des conseils utiles pour tenir les livres sociaux et comptables, enfin accomplir mon travail. Une fois terminé le repas à l'hôtel Belvédère Camussot, alors que nous revenions à sa voiture, il disparut puis revint avec un bouquet, je crois, d'herbes sèches. « Pour ma femme, dit-il, ce qui compte est la pensée et non le contenu, rappelez vous quand vous serez marié ». D'accord, mais si les fleurs sont fraîches et parfumées, c'est mieux. Le fonctionnaire revenait après environ deux ans et les soucis réapparaissaient ; nous avions suivi ses indications, mais les difficultés étaient nombreuses. Parmi les données statistiques demandées, figuraient celles de la production d'énergie de la centrale et celle des consommations. Pour les consommations, presque tous les utilisateurs avaient un compteur et le calcul était possible, mais les données à la sortie de la centrale n'étaient pas calculables, faute de compteur.

Je les calculai en me référant aux données nationales de distribution de l'énergie électrique. Le fonctionnaire me félicita, me disant que les pertes d'énergie correspondaient aux données nationales. C'était exact, mais comme un faux construit sur un bureau. La distribution devait être très élevée, les implantations étaient vieilles et mal sécurisées, les poteaux de bois avec les anciens isolants de porcelaine blanche soutenaient des fils rapiécés amenant le courant. Un ingénieur de l'ENEL, lors de la dissolution de la coopérative, nous demanda en riant si, avec cet équipement, nous voulions réchauffer notre village de montagne. La tenue des livres comptables et sociaux n'était pas facile, nous étions toujours en retard et ils s'avéraient souvent incomplets. C'était l'hiver et une forte chute de neige nous sauva de manière inopinée. « Les livres comptables et les documents, dis-je, se trouvent à la centrale enfouie sous la neige, au pied de la cascade ». Il était impossible de la rejoindre en vêtements et chaussures de ville alors que la tourmente se déchaînait. « Je les verrai la prochaine fois, ne vous préoccupez pas » renchérit le fonctionnaire alors, qu'après le repas, il sirotait son café près du poêle de l'hôtel Camussot.

C'était un dimanche ensoleillé, finalement la neige était là et le skilift fonctionnait à plein tout comme l'hôtel Belvédère Camussot. On fêtait, je crois, un mariage. Mais le courant électrique était insuffisant : ski ou café ? Le

skilift et l'expresso ne pouvaient fonctionner ensemble. Si je m'en souviens bien, après des discussions acharnées, l'hôtel eut gain de cause et l'on arrêta le skilift. Après tout, la demoiselle Cristina, fille et héritière du chevalier Stefano Bricco Camussot, principal artisan du développement touristique de Balme au milieu du XX^e siècle, était actionnaire majoritaire.

Dans ses dernières années pourtant, la coopérative n'était plus en état de fonctionner. Au coucher du soleil, les soirs d'été, les lampes rougissaient, mais n'éclairaient pas. Le pays était littéralement plongé dans l'obscurité pendant des heures. Nous avons acheté un groupe électrogène pour intégrer l'énergie hydro-électrique avec de l'énergie thermique : beaucoup de bruit et de fumée sans amélioration réelle.

La nouvelle pizzeria aux villas françaises du Pian della Mussa acceptait les clients apportant leurs bougies. Nonobstant l'obscurité, nous vivions bien et tranquilles, c'était une autre façon de passer ses vacances, on restait ensemble entre amis et l'on faisait de la montagne : excursions et alpinisme. Le soir, on nous voyait au pont de la cascade pour le lancer des résidus domestiques. Il n'y avait ni ramassage, ni recyclage, et un décret du maire nous obligeait à jeter nos déchets dans la Stura, le torrent les écoulait.

J'étais alors convaincu qu'il n'était plus possible de sauver la coopérative, il fallait la dissoudre pour que l'ENEL puisse intervenir pour le bien du pays. Je me tenais hors et au-dessus des divisions locales, des disputes de village, agissant pour le bien de tous : garantir la lumière électrique. Je m'aperçus à mes dépens que ce n'était pas vrai, que j'étais aussi partie prenante, et que l'abstention peut favoriser certain et nuire à l'autre.

J'étais sûr d'avoir convaincu presque tout le monde (administrateurs, associés, utilisateurs) de la nécessité de cette dissolution. Mais, même dans un petit village de montagne, existent des intérêts contradictoires, des groupes de pression, des conservateurs et des modernistes, vertu et vices. L'assemblée des associés fut réunie : nous ne renions pas l'œuvre de nos pères ; pourquoi renoncer à notre autonomie et notre indépendance ? Avec la coopérative, nous payons moins la lumière et économisons ; rappelez-vous pendant la guerre, nous avons toujours eu l'énergie électrique. L'assemblée délibéra pour maintenir la vieille et glorieuse coopérative et Balme resta encore dans l'obscurité pendant deux ou trois étés.

La coopérative s'est ensuite éteinte, elle a été dissoute au début des années 70, mais la centrale vit encore, remodernisée et produisant écologiquement l'énergie hydro-électrique. Pourtant, pendant les longues périodes de maigre de la Stura, elle soustrait l'eau de la cascade, de fait asséchée, presque en voie de disparition.

En épluchant de vieilles dispositions notariales

Maria Teresa Serra et Gianni Castagneri

Les vieux actes notariaux relatifs aux testaments et divisions nous transmettent des informations nombreuses et utiles. Nous pouvons y relever de curieuses coutumes, des informations sur les relations avec les communes voisines, des microtoponymes disparus, d'autres encore en usage de nos jours.

En 1630, la peste alors en expansion a touché nos vallées, ne restait pour quelques malades qu'à arrêter au plus vite leurs dernières volontés. (Voir aussi le testament de Pietro Castagneri Lentch dans le Barmes News n° 28).

C'est ce qui arriva au Balmais Michele Bogiato le 10 juillet. L'acte testamentaire (ASTo Lanzo ALLA PQ 38 16 Registre 666 année 1630-1632) indique :

« Au cours de l'année du seigneur 1630, treizième année de l'indiction et le 10^e jour du mois de juillet, fait aux confins de Balme et sur le sol de l'Apitareto où le dit codicillant gît sur le sol, terraassé par l'épidémie contagieuse, présent Michele du feu Giorgio Bogiato de Giacomo Antonietto Dominico Bricco du feu Gio' Droeto, tous de la paroisse de Balme et Vincenzo du feu Pietro marchiant de la paroisse de bonne vallée, mandement de Savoie, attestant tous de la bouche du dit codicillant un à un nommés, prénommés, connus, demandés et priés, n'ont pas signé, faute de le savoir, du moins n'ai pas pu trouver les témoins cités, n'ont pas de numéro inscrit à cause de la contagion. »

De l'analyse du document ressort surtout le lieu où il a été dicté. Le malade, compte tenu de la saison estivale, est isolé du reste du village. Le plan de l'Apiretto pourrait correspondre au toponyme *Piaturat* (italianisable en *Piatoretto*), un lieu en amont du chef-lieu, en remontant vers le Pian della Mussa, en aval du hameau de Bogone. L'on sait, encore aujourd'hui, que c'est justement aux environs de Bogone que furent retrouvés des restes humains sous la « *barma dou Cassài* ». Un ou plusieurs sujets furent enterrés là, pour des raisons inconnues et à une époque lointaine. Il n'est donc pas à exclure que ces restes proviennent de pestiférés à qui une sépulture n'aurait même pas été concédée dans le cimetière commun.

Le malade est étendu à terre pour dicter ses dernières volontés et la peur de la contagion n'a pas permis de trouver le numéro prescrit des sept témoins. Il est curieux toutefois de noter que l'un d'eux, Vincenzo Merchant

(à Groscavallo, il y a une Balme Marchiant, bien indiquée dans les cadastres) vient de la paroisse de Bonneval (bonne vallée) en Savoie.

Le notaire avertit : « à chacun qu'il soit manifeste que la mort et la vie des hommes soit dans les mains et à disposition du Dieu tout puissant et que rien n'est dans ce monde plus certain que la mort, que l'heure de son avènement avec celle de l'âme est la chose la plus incertaine, ce que tout être prudent doit toujours craindre » .

Le malade, qui avait précédemment souscrit un autre testament, entend y apporter quelques modifications (codicilles). Il dispose qu' « il lègue et laisse à qui ensevelira son corps défunt de la dite épidémie contagieuse, sa sépulture juste accomplie, la plus belle veste parmi celles retrouvées. »

La peur des pestes était terrible et trouver quelqu'un qui se charge de la sépulture n'était pas une chose aisée ; indiquer la récompense d'un beau vêtement représentait pour l'époque un don précieux. Bogiato indique ensuite que « son héritier universel est tenu de faire célébrer après sa mort les offices de sépulture raisonnables et compétents, hebdomadaires et annuels à sa propre convenance comme les diverses messes à Saint Grégoire ». Il s'agit de la célébration ininterrompue de 30 messes consécutives à l'intention d'un défunt : une pratique qui remonte peut-être à Saint Grégoire Magno (mort en 604) et qui s'est répandue surtout vers l'an 1000.

Ensuite, il ordonne que soient donnés « à la confrérie des Disciplinants de Balme cent florins en monnaie courante dont le revenu annuel lui permettra d'acheter l'huile pour la lampe de la confrérie, pour cela la dite confrérie sera tenue de prier le Seigneur pour le salut de son âme ».

Il laisse en outre à la « confrérie du très saint corps du Seigneur du Rosaire du dit lieu de Balme 50 florins de monnaie courante pour chacune afin qu'ils prient de temps à autre pour son âme ».

Il aura « laissé à la vénérable église paroissiale de Balme la somme 300 florins en monnaie courante » afin que « se fassent dire et célébrer annuellement douze messes, soit une par mois, pour les âmes des défunts de sa maison par le Révérend curé qui dirigera la cure de l'église paroissiale de Balme. »

Alors qu'il a pourvu à laisser quelque chose à son frère et à sa nièce, il nomme « son héritier universel nommé de sa bouche et il nomme donc sa sœur Gioanna déjà instituée dans le dit testament (à ce qu'il paraît, il n'avait pas d'enfant) et à défaut ses enfants et si l'un ou plusieurs venaient à mourir, sans descendance légitime ou naturelle, veut que leur succède l'un ou les autres survivants, chacun de droit et en part égale. Si tous les enfants venaient à mourir, soit toute la progéniture de Gioanna, et sans filiation, il veut qu'à ceux qui sont déjà morts succèdent ses plus proches parents, ce codicille prive complètement en tel cas les parents ex parte patris des enfants de la dite Gioanna, car le codicille veut et commande qu'il soit observé. »

Ici le pestiféré, considérant l'aspect dramatique du moment et le risque que l'épidémie puisse se propager à ses consanguins, se préoccupe clairement des possibles transmissions héréditaires, dans l'incertitude des quelles, il organise les dispositions conformément à ses volontés.

L'acte est rédigé par « Anto'Castagnerij, notaire ducal de Balme vallée de Lanzo ».

Le 5 juin 1708 au contraire dans la « chambre au-dessus de la maison neuve attribuée, comme dit ci-dessous, au noble Giò Giacò, divisant entre les présents le notaire associé Giò Francesco Castagneri de Balme, le noble Giò Domennico de Steffanio d'Ala, Mr Giò Angelo Girardi de Groscavallo après qu'environ vingt ans soit passé dans une vie meilleure le feu Messer Antò feu Pietro Castagneri de Balme, fait avant son dernier testament dont une particularité est qu'il a institué ses héritiers universels, les très révérends D. Pietro et D. Gioanni, les nobles Giò Ludovico et Gio Giacomo, tous quatre ses enfants et de feu sa femme Cristina, enfants légitimes et naturels ».

La division (AST0- chambre- insinuation étape de Lanzo Groscavallo registre 850 feuille 324 coll. PQ 39) se fit entre les nobles Gio Ludovico (dit Luis de Lentch) et Gio Giacomo Castagneri, après la mort des deux autres frères, tous les deux prêtres. Le premier, Don Giovanni, curé de Balme depuis 1869, décédé en 1698 et l'autre, Don Pietro, pour un temps, bref curé du village jusqu'en 1708.

En premier lieu, tous devaient jouir des biens en commun, mais le fait que seuls restent en vie deux héritiers mâles imposa de parvenir à la répartition.

Dans l'acte, les sœurs ne sont pas citées ; Antonia, Anna et Orsola, mariées respectivement à un Tetti, un Solero et un Antonietto, lesquels avaient obtenu une dot en forme pécuniaire au moment du mariage. Nous ne nous arrêtons pas sur les diverses propriétés, minutieusement rapportées, revenant aux descendants mais plutôt sur un des aspects les plus curieux. On parle dans l'acte de la « maison du feu, dite du Rochiasso » (maison forte du Routchas), aujourd'hui très divisée où se trouvent « caves, pièces, arcades, corridor jusqu'à l'escalier, sauf pourtant le droit relatif à la fontaine qui reste commun ».

Les actes prévoient qu'il sera possible, si nécessaire, d'élever des murs permettant la division et une utilisation claire de la propriété. « Avec la pièce qui reste, au-dessus de la petite chambre neuve, dite le balcon, contiguë à l'entrée qui va dans la chambre neuve à frais communs, la cave dite des escaliers avec la pièce du haut, dite pétrin (où l'on pétrit la farine pour le pain) ; à cette pièce du pétrin, on fera une cloison de planches dans le lieu désigné par les poutres et les murs pour le passage du frère copartageant, vers la chambre qui reste en haut de

la maison neuve, depuis l'uscio (sas d'entrée) au-dessus de l'escalier et aussi on murera la fenêtre qui, depuis la pièce dite du pétrin, regarde vers le minuit, plus l'étable avec la cave du lait attendant, laquelle étable sera divisée par un mur de pierre et mortier réalisé à frais communs en ces lieux désignés. Plus la partie du grand fenil existant tant sur le site de l'étable que sur l'étable de Giò Giacò qui aura l'entrée de l'uscio ordinaire donnant de suite accès à la partie de la maison tournée vers le midi. On fera la cloison vers sa partie à l'arrière des colonnes qui soutiennent le faîte. On laissera l'uscio attendant à la muraille vers le couchant, pour incommoder aussi peu qu'il soit possible l'autre lot assigné à Giò Giacò, lequel aura la faculté de se faire une ouverture carrée sous cette partie attenante à la dite muraille vers le couchant, de deux pieds manuels environ, pour y faire descendre directement le foin du fenil à l'étable.

On entourera de planches la partie vers le levant et le midi et aussi au-dessus en pente vers le jour à une hauteur de quatre pieds manuels vers l'uscio et ceci en commun ». On considère en outre « l'espace après la porte et bassin externe servant à y accumuler le fumier » qui reste sous l'étable à foin, au dehors de la porte, sous ses limites, pour mettre l'engrais pourvu que cela n'empêche pas le passage ».

Le fumier était d'une importance fondamentale dans la vie paysanne, puisqu'il constituait le seul moyen de fertiliser les prés et les champs. Suit ensuite une série complexe d'autres propriétés concernant pour beaucoup prés et champs dont les toponymes sont encore utilisés de nos jours.

Cela va de *Vermeschiej* (rumex) au *Bosco di Martin* (Bois de Martin), *Canavero* (Cinavé, lieu de culture et de macération du chanvre), *Campanin*, *Ila*, *Recula*, *Sausé*, *Chiari* (les Glaires), *Piatoreta* (pâturage), *Prumero*, *Rovine* (ruines), *Casette*, *Vegiera* (orgère), *Tiralora*, *Michieletto*.

Outre les questions d'enregistrement ou fiscales, il est spécifié comment « *les chemins et canaux doivent être entretenus comme par le passé pour l'usage et la culture des biens. S'ils ne sont pas suffisants, ils se doteront de canaux et chemins, respectant les saisons et à moindre dommage pour le bétail indivis, un avis précédant trois jours auparavant* ».

En outre « *ils déclarent garder indivis entre eux tous les pâturages, herbages leur revenant sur les alpages della Mussa, Losa, Peschieto, Bramant. Ils restent dans la présente communauté, ni chargés en titre, ni enregistrés sous leurs noms respectifs et sous les limites qu'ils auront ici, dont ils jouiront en commun ; il n'est pas accordé qu'ils se divisent à leur demande réciproque comme pour les droits possédés sur les moulins ici à Balme.*

Il est déclaré que s'il se trouve d'autres biens énoncés en indivision dans le présent registre, par convention, ils doivent rester communs ».

Ils pouvoient de plus à indemniser en argent les épouses respectives qui se trouvent aussi probablement exclues des héritages successifs. Ils conviennent enfin « *que dans la division des locaux, restent assignées à l'un les pièces en rez-de-chaussée et à l'autre les pièces supérieures (celui-ci devant maintenir le couvert et l'autre le sol sous le fumier, pourvu que celui du haut l'utilise raisonnablement. Ils déclarent de plus avoir partagé, chacun ayant retiré sa part de maison ou de campagne, linge, bétail et chacun étant satisfait de sa part.* »

L'acte est enfin signé par le notaire Gerardi de Groscavallo et « insinué », soit enregistré à l'Office des registres de Lanzo où étaient transcrits et enregistrés tous les actes notariés de la vallée.

La Laiterie

Gian Franco Amprino

En 1921, Bricco Stefano, dit Camussot, inaugurait le café National actuel et le confiait aux bons soins de sa fille Maria âgée de 12 ans. L'enseigne indiquait alors : café, laiterie, salon de thé.

Le lait provenait des alpages communaux et était livré par une fenêtre donnant sur la villa Garneri (aujourd'hui Lodi). Les vacanciers ou les domestiques passaient de l'extérieur leurs récipients qui étaient remplis à l'aide de mesures adaptées en aluminium. Les normes d'hygiène y étaient bien respectées.

Paola, la fille de Maria m'a raconté qu'en ces années, justement, Rita Levi Montalcini passait ses vacances dans la villa Teppati. Elle avait le même âge que Maria et elles étaient compagnes de jeux.

Les Balmais appelaient les vacanciers « *li sgnuri* » qui avaient souvent à leur suite femme de chambre, cuisinière, nounou et chauffeur. Nombre d'entre eux se logeaient dans les maisons balmaises avant de se faire construire de belles villas que l'on peut encore admirer à Balme, aux Cornetti, à Bogone et au Pian della Mussa. Dans ma famille, et encore dans les années 60, on disait « *vau a la lateria* » pour indiquer qu'on allait acheter des cartes postales, des timbres ou quand on avait besoin du téléphone public ou même pour aller saluer « *Maria d'Aria* ». Dans les années 50, auprès des vacanciers encore nombreux, on ne trouvait plus seulement les

« *sgnuri* » au café National. Chaque samedi après-midi, il devenait le point de ralliement des bergers (*marghè*) venus des alpages au-dessus de la vallée. Ils descendaient à Balme avec leurs mulets aux bâts chargés pour le rendez-vous hebdomadaire avec Mr Ala, grossiste en produits laitiers (l'entreprise fonctionne encore aujourd'hui dans la vallée). Tommes et beurre lui étaient remis et on lui prenait d'autres denrées (présure, farine et autres) commandées le samedi précédent et qu'il achetait dans la basse vallée.

Les familles de ces bergers étaient les « *Prin* », les « *Puchet* », les Calza, les Cargino, les Re, les « *Brun* », les Giacomelli, les Vietti, les Perotti, en transhumance dans les alpages de Bogone, Rulé, Rossa, Pian Ciamarella, Giaset.

Les bergers des vallons de Servin, d'Aframont et des Lacs Verts se donnaient eux rendez-vous devant l'hôtel Pinete des Cornetti pour céder leurs produits à « *Muschat di Traves* ». Ils descendaient de Pian Salè, la Cumba, Pian Gioè et s'appelaient les « *Nonu* » et « *Giovanin Puchet* ».

Revenons au café National, où après les échanges de denrées, nos bergers s'entretenaient jusque tard dans la soirée, discutant et chantant. Je me souviens que, de ma maison, j'entendais leurs voix tellement fortes qu'elles semblaient venir de devant ma porte.

Ce n'est qu'à l'heure de la fermeture qu'ils sortaient des lieux et libéraient leurs mulets attachés à la grille devant le café. Ma conviction de toujours est, que, s'ils parvenaient à revenir à leurs alpages, le mérite en revenait surtout aux mulets aux queues desquels ils s'attachaient pour être guidés...

Informations données grâce à la gentillesse de Paola, fille de Maria et Pietro Castagneri dit « Aria », attentive aux souvenirs et témoignages des événements plus récents.

L'école du soir

Claudio Santacroce

Nous recevons et publions avec un certain plaisir le document suivant qui fait l'éloge d'un maître de Balme et témoigne d'une classe généreuse.

Balme 2 mai 1870

Mr le Directeur

Mr Martinengo Giovanni, maître de l'école primaire de la commune, au début de cette année scolaire, ouvrait à ses propres frais, une école du soir pour les adultes, laquelle était fréquentée pour la plus grande part par la jeunesse de la commune ; elle y venait, étonnamment attirée par une si louable occupation, des façons urbaines, un traitement familial et digne de la part de cet excellent maître.

La bonne discipline, une grande et infatigable activité, le zèle de ce maître stimulent les élèves. Ceux-ci dans les temps brefs où ils purent fréquenter l'école, firent des progrès inattendus du côté des sciences.

C'est pourquoi les élèves inscrits à cette école ci-dessus louée, croiraient manquer gravement à leur devoir s'ils n'accordaient pas à un si bon maître la présente attestation publique d'estime et de gratitude, justement due à tant de mérite, de zèle et d'activité.

Vos dévots et très humbles serviteurs

Castagneri Gio. Pietro, Castagneri GIO. Maria, Castagneri Battista, Castagneri Michele, Castagneri Francesco, Martinengo GIO., Castagneri Pietro, Castagneri Gio. Pietro, Bricco Gio. Pietro, Bricco Giovanni, Castagneri Antonio, Castagneri Domenico.

Gazzetta del Popolo Turin 14 mai 1870

Sous le signe d'une école vivante Un jumelage entre ville et montagne

La Stampa (03.03.1979)

Ville et montagne, deux mondes différents, se sont hier donné la main en un jumelage spontané sous le signe d'une école vivante, qui ne serait pas de craie et d'encre, mais de participation. Les élèves du primaire de Balme en haute Vallée de Lanzo sont descendus à Turin pour rencontrer leurs compagnons de la 3 e A de l'annexe « Coppino » de Via Pazzi.

Les six petits montagnards, accompagnés de leur maîtresse, Franca Antonietti, 26 petits citadins guidés par l'enseignant Corradino Gillio pour une journée différentes, une expérience d'amitié destinée à se répéter quand, en mai, ce seront des enfants de la « Coppino » qui monteront par les montagnes jusqu'à Balme. Les parrains de l'initiative sont nombreux : les deux maîtres qui se sont engagés avec enthousiasme, le président de la Pro Loco de Balme, Grassi, le directeur de la Coppino, le professeur Roatta, le Président du Conseil de la circonscription, le docteur Biolchini, le professeur Garbagni et toutes les mamans qui avaient préparé une véritable réception avec des biscuits salés et des bugnes pour les petits montagnards et la classe 3^e A. Notons aussi la présence de l'assesseur à la montagne de la Province, Baridon, qui a offert aux enfants des livres de lecture et des publications sur la faune et la flore de montagne, exprimant sa satisfaction, en tant qu'ex-enseignant du haut Val Pellice, à l'idée du jumelage.

Les six enfants étaient partis à l'aube de Balme. Le village (1430 m) est désormais réduit à une centaine d'habitants. L'école est une classe unique avec sept élèves (hier, l'un d'eux, malade, était absent). Les enfants sont descendus en car à Ceres, puis, avec le train, ils sont arrivés à la gare de Cirié-Lanzo, cours Giulio Cesare. Là, les attendait « le tram des enfants », fourni par l'Atm et une délégation des élèves de 3^e A. Ensemble, ils ont fait un long circuit à travers Turin, le maître Gillio faisant office de cicérone. À 11 h 30, « réception » à l'école avec chants et échanges de cadeaux : les montagnards ont apporté une récolte de minéraux du Pian della Mussa, les enfants de la Coppino leur ont offert quelques livres de lecture et pour tous étaient offertes des publications de la Province. Les enfants se sont facilement mélangés même si les enfants de Balme étaient reconnaissables à un bronzage enviable contrastant avec la pâleur urbaine des « citadins ». la joie et l'enthousiasme des enfants de la Coppino a peut-être un peu effrayé les autres enfants habitués au silence de la montagne, tant qu'ils se sont parfois réfugiés autour de leur maîtresse, parfaitement consciente de son rôle protecteur. Mais à l'heure des rafraîchissements, on s'est donné du courage : les bugnes saupoudrées de sucre ont vaincu la timidité. Après le repas dans le réfectoire du siège central de la « Coppino », les enfants ont visité l'après-midi le musée de l'automobile et le parc Valentino. Ensuite, un peu fatigués et leurs cadeaux sous le bras, ils ont repris le petit train vers les montagnes. La « journée différente » était finie. Ils sont revenus vers leur petit village enfoui sous la neige avec plein d'amis en plus. Montagne et ville sont depuis hier un peu plus proches, au moins dans le cœur de 32 élèves et des grands qui les ont assistés. Qui ne voudrait suivre leur exemple ?

Gianni Bisio

La Stampa tous droits réservés.

Paròles dròles

Polly Castagneri

Ancoutià – abasourdissement

Ancouti – endormi, mais se réfère aussi au poils ou aux cheveux ébouriffés, hérissés.

Nouioùs/a – ennuyeux, ennuyeuse

Ampestà – polisson

Rànsi – rance

Brusc – acide

Arsetà – rassis

Basacùla – bascule (pour peser)

Les médicaments conseillés de Don Perotti

(troisième partie) Mario Arnesi

Nous poursuivons la publication des conseils thérapeutiques laissés par Giuseppe Perotti.

Pour la lombalgie : prendre une bande de flanelle et bien serrer les lombaires en ayant soin de la placer sur le point douloureux et de la faire passer tout autour.

Quand sort une sorte de hernie ou un boyau de l'ombilic des enfants à peine âgés de quelques jours ou mois, tant garçons que filles : il faut faire un coussinet avec un trou au milieu, l'appliquer sur le ventre de telle sorte que la hernie ou le boyau passe par ce trou sans qu'il vienne à se casser ou rester plié. Ensuite, on prend de la glace ou de la neige et l'on en couvre entièrement le coussinet, ainsi la hernie est maintenue au contact du froid et de la glace. On renouvelle toutes les dix minutes la neige ou la glace. Dans le même temps, on prend du bon

vin et beaucoup de sucre qu'on mélangera ensemble et on le donnera à boire quand il le pourra au malade qui guérira en 24 heures.

Pour guérir de la toux produite par un rhume violent et persistant : prendre pendant dix soirées consécutives un bon verre de « lessive vierge » (eau où a décanté de la cendre) dont j'ai déjà parlé à propos de l'oppression de l'estomac et des difficultés à respirer.

Pour guérir de l'oppression de l'estomac et de la difficulté à respirer : prendre une cruche de bon vin, le mettre à cuire, soit bouillir un peu avec deux onces de beurre frais cuit avec, puis le boire aussi chaud que l'on peut le soir avant de se mettre au lit. Cette médication sert aussi pour régler les jeunes filles non réglées.

Pour guérir les tumeurs au cou, sur les bras ou les jambes : prendre du lait pur et y cuire une petite polenta avec de la farine de seigle. Laisser à peine bouillir, retirer du feu, l'appliquer sur la tumeur pendant six heures. Puis, prendre des feuilles de verveine, les écraser un peu pour en faire une sorte de cataplasme cru qui sera étendu sur un morceau de toile, puis recouvert de deux blancs d'œuf, puis recouvert d'une poignée de farine de seigle. Cet emplâtre a le pouvoir d'attraper le mauvais sang et le pus par les seuls pores sans faire aucun trou dans la chair. Ce remède très puissant et très simple, pourra aussi s'appliquer sur la nuque ou pour mieux dire à l'arrière du cou quand se font sentir de graves et longs maux de tête, car cet emplâtre, en attirant une grande quantité de sang et d'eau par les pores, allégera la tête des humeurs mauvaises et fera disparaître en peu d'heures tout mal de tête. On notera que la verveine est une herbe, une fleur délicate des jardins, une plante rampante qui a des feuilles très vertes, pas plus larges qu'un pouce avec de petites fleurs semblables aux fleurs de la vanille. Cette herbe ne se trouve ni à Balme, ni à Ala, elle commence seulement à croître dans les jardins de Ceres, de Lanzo et Cirié. On trouve cette herbe dans tous les jardins de maîtres et non dans les champs.

Pour guérir l'inflammation des yeux : prendre un œuf sitôt pondu par la poule et ainsi le mettre entier sans le casser et sans le faire cuire, ni chauffer dans un verre plein d'un bon vinaigre fort. L'y laisser pendant 24 heures. Ensuite, après avoir enlevé l'œuf du verre, mettre de l'eau suffisamment pour combler le vide créé par l'absence de l'œuf. Ceci fait, on humidifiera les yeux avec ce vinaigre, trois à quatre fois par jour, au moyen d'un chiffon de toile fine de chanvre.

Pour purger les vaches après le vêlage : Prendre une demi livre de linette entière, la bien faire bouillir jusqu'à ce que les graines de lin soient bien fondues dans l'eau, puis donner à boire à la bête.

Remède pour la colique ou pour le mal de ventre : prendre trois onces de gomme arabique et la faire bouillir dans un litre de lait à peine trait. Cela bu, on se trouve de suite sans douleur au ventre, mais il faut le boire aussi chaud que l'on peut.

Remède pour la gale : prendre des racines de... (rumex ?), bien les piler, ajouter beaucoup de sel, les laisser ainsi reposer empâtées de sel pendant 24 heures. Enduire ensuite de cette pâte les endroits infectés. On guérira en quelques jours à condition que cet emplâtre soit renouvelé matin et soir jusqu'à guérison complète.

Pour le ver solitaire : se diriger à Turin vers Mr Gribaldi Bernardo Via Nizza n. 43.

Pour coupures et blessures : les ronces qui produisent les mûres, à ne pas confondre avec celles qui font les roses ; on recueille les rameaux tendres, on enlève les feuilles, on les rompt en morceaux et on les met dans une carafe par exemple un cinquième de litre, on expose et l'on bouche, on expose au soleil ; cela devient de l'huile ou mieux un onguent. Quand quelqu'un est blessé ou meurtri, il n'y a qu'à oindre avec cet onguent.

Les mines de fer, cuivre et cobalt

Mario Caiolo

Ouille de Mondrone, La Corne, site UK mine de cuivre

De Balme au hameau de Molera, puis sentier pour l'Uja de Mondrone. Il n'existe pour cette mine qu'une signalisation sommaire, ne disant pas où elle se trouve exactement, ni la minéralisation actuelle, ni même les éventuels travaux exécutés.

Mon expérience personnelle ne m'a jamais permis de trouver du minerai de cuivre sur l'Uja de Mondrone, mais quelques traces de pyrite et chalcopyrite en blocs, avec un peu de malachite. Elles ont été signalées près du col de l'Ometto dans les prasinites qui constituent la crête de l'Ometto au contact des serpentinites de l'Uja de Mondrone. C'est peut-être dans cette aire que furent trouvées des traces de minerai de cuivre. Des recherches récentes m'ont permis de trouver des traces de minerai de cuivre beaucoup plus en aval, près d'une arête rocheuse dominant le bois de mélèzes à l'amont de l'Alpe Pian Bosco. À la base de l'arête, parmi les nombreux blocs éboulés, on note des traces de minéralisation cuprifère et c'est peut-être là qu'ont été effectués les sondages.

Des données récentes attestent la présence d'une mine nommée Alpe Corna qui se trouve dans cette zone, mais plus vers Balme et à l'altitude approximative de 1900 m sous les premiers rochers. Des témoignages oraux, on peut déduire que la mine serait disparue sous un éboulement même si quelques décennies en arrière, on pouvait encore en trouver des traces. Des vérifications sur le terrain sont nécessaires. Des archives de la Châtellenie de Lanzo, il résulte qu'en 1372-74, les frères Guglielmo et Taurino Della Bionda, demeurant à Chiabertetto (aujourd'hui Chialambertetto, hameau de Balme) furent accusés de vol et de travail illégal dans une mine, dite de la Corna, située près de l'Uja de Mondrone et appartenant à d'autres personnes. Il s'agit très probablement de la mine en question.

Les Fré – mines de fer

De Balme au hameau des Cornetti, puis la piste jusqu'aux Fré. Laissant l'auto, on prend un sentier à gauche du hameau qui emmène dans le vallon des Lacs Verts. Après avoir traversé un ruisseau, on longe de petits rochers ; aux environs se trouve un tunnel d'environ 30 m, difficile à trouver dans une végétation dense. On ne sait quand le gisement fut exploité même, si probablement, il est connu depuis longtemps. Le minerai extrait était travaillé au hameau des Fré où existait autrefois un four pour la fusion, servant aussi pour le minerai provenant du Vallon de Sevin.

Le gisement est signalé en 1942 par E. Grill et E. Repposi ; en 1984, il est signalé par P. Brizio et G. Maletto pour la magnétite, la pyrite, l'ankérite et le quartz.

La minéralisation est composée de magnétite en cristaux, de pyrite granulaire mélangée à un carbonate formant des veines d'épaisseur variable, incluses dans une roche prasinitique.

Servin – mines de fer

De Balme au hameau Cornetti, puis aux Fré, prendre le sentier menant aux alpages du Vallon de Servin. Arrivés près de l'Alpe Servin, on monte vers l'Alpe Belvédère avant de poursuivre vers la Pointe Barale. Les exploitations minières se trouveraient dans la zone couverte par le glacier situé entre la Pointe Barale et la Cima Autour. Récemment, avec la régression des glaciers, sont réapparues les vieilles exploitations et une partie d'un filon minéralisé en pyrite granulaire.

On ne sait pas la date des premiers travaux, mais il apparaît que, pendant très longtemps, le minerai extrait fut travaillé à la fonderie des Fré. Ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle que l'on dut abandonner les mines à cause du glacier qui recouvrit alors le gisement. Elles furent alors définitivement abandonnées. Manquait aussi le charbon de bois nécessaire pour fondre le minerai. Ce minerai était descendu en aval avec de grandes luges et, après transformation, le fer était descendu dans la basse vallée, vers les forges de Ceres, Mezzenile, Pessineto et Traves où il faisait l'objet de travaux ultérieurs.

En 1919, E. Repposi signale de la sidérite et du quartz ; en 1976, G. Maletto confirme les mêmes minéraux et en 1990 P. Foretier signale le gisement de pyrite. Le minerai de fer et cobalt serait composé de sidérite compacte et goërite en filons parfois étendus sur plusieurs dizaines de mètres, larges jusqu'à un mètre et logés dans une prasinite compacte.

Ces filons sont très semblables à ceux de cobalt présents sur l'autre versant de la montagne et sont issus probablement de la même genèse avec la différence qu'ils sont pauvres en cobalt mais riches en fer. De fait, ils sont nombreux dans cette zone, mais sont d'un accès difficile. Sur les contreforts séparant la Pointe de la Sarda et la Cima Sevin de la Torre d'Ovarda, où se trouve le Canalone Rosso, se trouvent de nombreux filons de sidérite et de minerai de cobalt. Le principal est nommé filon de la Punta Virginia et se trouve le long de la paroi rocheuse dans une position difficile d'accès. Il a déjà été signalé en 1928 par M. Fenoglio alors qu'il effectuait de nombreuses études et recherches à propos des minerais de fer et cobalt dans la zone. D'autres filons mineurs sont présents en divers endroits, mais ils sont pauvres en minerais.

Cinai del Péress (ex filon della Sarda) – mine de fer et cobalt

De Balme au hameau Cornetti, puis route non goudronnée jusqu'aux Fré, on laisse l'auto et on prend le sentier menant aux Lacs Verts. De là on passe près du bivouac Gandolfo et on longe la paroi de la Torre d'Ovarda où, à mi-chemin, on trouve à gauche un petit couloir raide, on le remonte, on tourne encore à gauche où l'on aperçoit des tranchées et des exploitations minières. Cette zone est très raide et exposée et elle fut par le passé exploitée avec grande difficulté. Le minerai est composé de filons de sidérite, de cobalt en traces. La roche était jetée à la base de la paroi, puis triée et descendue à dos dans la vallée. Ce site a toujours été confondu avec celui du filon della Sarda, mais des témoignages des anciens de la vallée (Luigi Tetti et Remo Castagneri) indiquent le filon della Sarda comme se situant dans le vallon du lac Paschiet. Les signalisations de ce gisement et de ses minerais sont nombreuses. En 1899, G. Jewis signale de nombreux minéraux, en 1919, E. Repossi décrit les filons dans sa monographie sur les minéraux du Val d'Ala. En 1928 et 1941, M. Fenoglio décrit les filons et les minéraux présents. En 1930, Don Carpano signale les minerais de cobalt. En 1979, G. Maletto décrit les minéraux. En 1984, P. Brizio et G. Maletto mettent à jour la minéralogie du site. En 1994, G. Borla décrit l'histoire de la mine. Nonobstant les différentes études minières et minéralogiques, la confusion a perduré entre les deux lieux. Pourquoi les anciens auraient-ils indiqué ce site sur la paroi est de la Torre d'Ovarda, avec le nom d'une cime située en face et séparée par un large vallon ? Probablement les premiers spécialistes confondirent les noms de lieux sur la base d'informations reçues, mais rien n'exclut que les montagnards de Balme, à l'époque très méfiants envers les étrangers, n'aient, de propos délibéré, donné un nom erroné au lieu.

Alpe Losasett – mine de cuivre

De Balme au Pian della Mussa, laisser l'auto aux granges situées près du restaurant Bricco, prendre le sentier qui mène à l'Alpe Saulera. Arrivés sur le plateau de l'Alpe Saulera, on suit une trace de sentier sur la gauche menant près d'un col qui sépare la Rocca Tovo du contrefort menant vers Punta Serena. On dépasse le col et, à peine en aval, on note l'Alpe Losasett, mais où se trouve la mine, on ne sait pas. Pourtant des minerais de cuivre se trouvent à la base du sommet de la Rocca Tovo sur des roches serpentineuses. La mine est citée en 1801 par G. de Gregori pour du cuivre et du fer, en 1823, par L. Francesetti, toujours pour les mêmes métaux. Par la suite, on ne trouve plus de référence jusqu'en 1984 avec P. Brizio et G. Maletto. Le gisement serait inclus dans les prasinites placées en contact avec les serpentinites de la Rocca Tovo.

Chronologie Historique de Balme 1991-2000

Gianni Castagneri

1991 - Les fresques du Ruciàs sont restaurées à l'occasion des fêtes célébrant les 400 ans de sa construction.

- On parle à nouveau d'un grand projet de l'ENEL pour la captation des eaux utilisées à des fins énergétiques. L'ouvrage, de dimension exceptionnelle, conçu en 1982, rencontre une large opposition pour les effets qu'il produirait sur le territoire.

- Le 24 novembre, un incendie détruit le bar Central.

- Mise en place d'un transport hivernal au Pian della Mussa pour les skieurs et touristes au moyen d'un véhicule à chenilles.

1992 - Avec les dernières leçons de juin, fermeture de l'école primaire.

- L'établissement Pian della Mussa introduit la mise en bouteilles de l'eau dans des contenants en plastique (Pet).

- En novembre, repérage d'un gypaète barbu, vautour disparu au siècle dernier et réintroduit en France.

- Réalisation d'une piste de patinage au village Albaron.

1993 - Entre les 22 et 26 septembre, une crue emporte quelques passerelles. Au total sont tombés 282 mm de pluie.

En décembre, sortie du premier numéro du Barmes News, petit journal de culture et information locale.

1995 - En juin, remise en fonction de la vieille centrale de production d'énergie hydro-électrique par une société privée qui l'a achetée.

- Classement du biotope Pian della Mussa (loi régionale n.47 du 3 avril).

- Réalisation des travaux de réaménagement de l'alpage communal de Pian Ciamarella.

- Réalisation des terrains de volley-ball et basket au village Albaron.

- Fin du pavage en pierre d'une partie des ruelle des Cornetti suite aux travaux de rénovation des égouts.

- Création d'une bibliothèque communale.

1997 - Inauguration le 24 août au Pian della Mussa du drapeau franco-provençal des vallées piémontaises.

1998 - Constitution du groupe musical « Li Barmenk ».

1999 - Michele Castagneri *Café* refait bénévolement le pavage de l'église.

- La façade de l'église paroissiale est rebadigeonnée.

- Grâce à l'installation de quelques relais au Pian della Mussa, le territoire balmais est desservi pour les téléphones portables.

- Les 6 et 7 juillet, le Cammina Italia fait étape à Balme, un événement touristique organisé par le CAI et l'ANA.

- Réaménagement des bâtiments de l'alpage communal de Pian Bosco.

- En septembre, fortes réactions à la mise en vente de 407 hectares de terres du Vallon Servin par un privé.

- La commune se détermine et officialise son appartenance à la minorité linguistique franco-provençale.

- Le 29 décembre, un vent violent arrache quelques toitures et abat arbres et pylones. Les routes sont ouvertes par les engins à cause de la neige transportée par le vent.

Années 90 - La décennie concluant le siècle se caractérise par une série d'hivers secs et de rares précipitations neigeuses.

2000 - Par décret ministériel du 3 avril est reconnu le SIC (Site d'Intérêt communal) du Pian della Mussa, objet de sauvegarde aux fins de protection et conservation de l'habitat des espèces animales et végétales, identifiées comme prioritaires par l'Union Européenne.

- Au printemps, un lynx est repéré plusieurs fois aux environs du hameau des Fré.

- Restauration du clocher

- La commune achète une maison du village appartenant à la paroisse de Mappano pour réaliser la nouvelle mairie.

- Création de la coopérative de travail « La Bessanèse » qui ne sera opérationnelle que quelques années.

- Premier « combat des vaches » au village Albaron qui aura lieu tous les deux ans en alternance avec Ala di Stura.

- Entre les 13 et 16 octobre, une crue dévastatrice entraîne érosion, éboulements, emporte de nombreuses passerelles.

Au total sont tombés 700 mm de pluie. Le pays reste isolé pour presque 40 jours à cause d'une portion de route écroulée entre Mondrone et Martassina. Suite à cet événement calamiteux, seront réalisés, les années suivantes, des ouvrages importants d'endiguement et de protection des rives ainsi que la réfection de nombreuses passerelles, la protection des routes relativement aux éboulements.

La diffusion du Barmes News est libre, appréciée et encouragée